

II 206693

JULES BRUN

LA ROUMANIE PITTORESQUE

CROQUIS ET RÉCITS

I-ère Série



132463
C

BUCAREST
1887

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
Cota.....4206693.....

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C132463

I

LA GARDEUSE DE CYGNES

Devant le perron du château se déroule un parc vaste, ombreux, seigneurial, aux perspectives lointaines, vivifié par les eaux de la *Prahova*; au milieu, un grand lac semé d'îles; à l'horizon, les sommets capricieux des Carpathes, jetés comme des vagues de pierre sous un coup de vent du chaos. On dirait une illustration de Gustave Doré pour un conte de fées.

C'est là que je me promenais, en flâneur de la vie et des lettres, par une de ces matinées tentatrices où l'oiseau s'envole plus vite du nid. La brise m'apportait des parfums de verveine et de foin coupé; elle avait des tiédeurs et des caresses qui me dilataient la poitrine, qui me faisaient boire par tous les pores la vie, la force et la jeunesse. Je marchais sans bruit sur l'herbe drue et élastique, avec des réminiscences de Théocrite et de Virgile, quand tout à coup, au détour d'une allée, je m'arrêtai en retenant mon souffle, de peur de faire évanouir une apparition gracieuse et fugitive comme un rêve.

6633 264

Oh ! ce n'était pas une fille de roi, lavant son linge, comme Nausicaa, au milieu d'un cortège d'esclaves, mais une simple paysanne, une enfant adossée à un saule et entourée d'une douzaine de cygnes. Et pourtant qui n'a pas vu cela n'a rien vu. Elle tirait d'une besace de coutil des grains de maïs doré que les beaux oiseaux becquetaient dans sa petite main hâlée par le soleil d'août. Sa mince silhouette tranchait sur le saphir du lac. La fillette pouvait avoir neuf ou dix ans. Elle était vêtue d'une chemise blanche brodée de rouge et d'une courte jupe de laine brune. Ce costume sommaire laissait apercevoir un cou d'oiseau, un pied mignon au pouce détaché et un bras couleur de seigle mûr. Un demi-sourire entr'ouvrait ses lèvres fines ; le vent tordait ses cheveux, noirs comme l'aile du corbeau ; et ses grands yeux de gazelle, à l'épaisse frange de cils, lui mangeaient la moitié du visage.

Ce tableau, à la fois poétique et étrange, semblait vu à la clarté d'une légende.

Je n'en perdais pas un détail, toujours immobile comme un chasseur à l'affût, quand un froissement de branches me fit tressaillir ; l'aimable châtelaine de F... était venue me surprendre. Après l'échange des compliments, la princesse s'assit sur un banc rustique, à l'ombre d'un mûrier, et serra sa robe de foulard mauve pour me faire place à côté d'elle. J'attendais une histoire et je ne me trompais pas.

— Vous regardez ma protégée, me dit-elle, le petite ondine de mon lac. Il faut croire qu'elle est née d'un flocon d'écume ou qu'elle est tombée du ciel avec la rosée de la nuit, car, un beau matin, mon vieil Apostol, qui chauffe là-bas ses rhumatismes, poussa un cri de surprise en allant porter à manger aux cygnes. Il venait d'apercevoir, à deux pas de la rive, un enfant nouveau-né couché sur un lit de roseaux. C'était un amour tout rose et tout potelé, un bijou, une fille. Un grand cygne la couvrait à demi de son aile d'argent, pour la protéger contre les rayons du soleil. Apostol la prit et me l'apporta dans un coin de sa veste. Je le remerciai comme s'il m'eût offert une tourterelle ou un bouquet d'edelweis. Sa bru Maritza est une forte luronne qui voulait précisément sevrer son dernier garçon ; je la chargeai de la petite abandonnée, que notre bon pope baptisa de confiance, sous le nom de Ledoutza Lebedelor (a).

La cabane de Maritza ouvre sur la basse-cour, et ma filleule y trouva bien vite des amis. Il faut avoir beaucoup vécu à la campagne pour savoir combien il y a de sympathies entre l'enfant et l'animal : les paons faisaient miroiter leur queue pour la distraire, le coq la saluait de sa plus belle fanfare, les gros dogues caressants allaient lécher ses talons d'églantine. Mais c'était bien autre chose

(a) La petite Léda des cygnes.

avec les cygnes. Dès que la nourrice franchissait le pas de la porte en allaitant sa pouponne, ils accouraient du fond du parc avec des cris joyeux et des battements d'ailes; ils se pressaient autour de Ledoutza qui se mettait à sourire et leur tendait les bras, en gazouillant comme un nid de fauvettes. Il y avait entre eux un courant d'affinités secrètes, de tendresses mystérieuses.

Bref, l'enfant ne se tint pas plus tôt sur ses jambes tremblotantes, qu'elle marcha tout droit vers la cabane des cygnes; elle se blottit sous leurs plumes et jeta les hauts cris quand nous voulûmes la retirer; les oiseaux, si doux et si familiers, se mirent eux-mêmes à souffler avec colère et à mordre les jarrets de la nourrice, comme si elle leur eût enlevé un de leurs petits.

Il y avait là une attraction irrésistible contre laquelle je n'essayai pas de lutter; aussi, dès que la petite fut un peu grande-lette, nous lui donnâmes une mince gaule de noisetier et elle prit la garde du blanc troupeau. Ledoutza est très intelligente, mais le bon Dieu eut aussi bien fait de la rendre muette, tellement elle est sauvage. Ce n'est pas qu'elle ne m'aime à sa façon. Quelquefois, en me promenant, je sens une petite bouche fraîche se coller sur ma main; mais à peine me suis-je retournée, que le pan de sa jupe disparaît derrière une broussaille. Tous mes efforts pour lui faire apprendre à lire ont été infructueux. Elle regardait l'alphabet,

ses paupières battaient, sa poitrine se soulevait, et c'étaient des sanglots, des supplications sans fin, qui m'ont fait renoncer à lui donner aucune espèce d'instruction. La rose des Alpes s'étirole dans nos serres, il lui faut l'air libre et vif de la montagne. D'ailleurs qu'en aurais-je fait ? Une petite femme de chambre... Tenez, n'est-elle pas plus heureuse ainsi ?

Et la princesse me montrait, du bout de son ombrelle, Ledoutza Lebedelor endormie au pied d'un arbre, le bras passé au cou d'un cygne qui becquetait doucement ses cheveux. Un autre introduisait sournoisement sa tête serpentine dans le petit sac rempli de maïs, et leurs compagnons nageaient sur le lac comme une blanche flottille.

— Eh bien ? dit la châtelaine.

— Eh bien, princesse, je m'en vais écrire ce que j'ai vu.

— On ne vous croira pas.

— Tant pis pour les sceptiques !

*
* *

Comme nous rentrions, une voiture tourna correctement sur le sable et vint se ranger devant la terrasse. Un visiteur est toujours bien accueilli à la campagne. Celui-ci était de nos amis. Il avait avec lui un magnifique lévrier gris, dont nous admirâmes les formes élancées. Après un quart d'heure de conversation, je proposai une partie de billard. Nous étions d'égale force ; les bandes rendaient bien,

les billes se choquaient avec un petit bruit sec.

— Quinze à dix-sept !

Je combinais un superbe effet de recul, quand le chien dressa l'oreille et flaira longuement du côté du lac, puis il s'élança par la porte vitrée ouverte sur la pelouse, avant que son maître eût songé à le retenir. Nous entendîmes des aboiement furieux suivis d'un grand cri, et les cygnes épeurés se précipitèrent dans l'eau. J'avais suivi le lévrier de toute la vitesse de mes jambes... Je vis Ledoutza qui s'arrachait les cheveux et se tortait les mains comme dans les convulsions du désespoir ; elle tenait sur ses genoux un oiseau tout sanglant dont la tête balayait la poussière ; elle baisait le cou du cygne avec des plaintes à fendre le cœur, puis elle maudissait le chien d'une voix âpre et accentuée. Le visiteur était accouru ; il cassa sa canne sur les côtes du lévrier, puis il s'excusa auprès de la princesse, dont le chagrin était visible malgré ses paroles obligeantes. La fillette regardait notre ami avec des yeux terribles ; alors il tira discrètement de sa poche une grosse pièce d'argent qu'il lui mit dans la main, mais Ledoutza la jeta bien loin derrière elle et se sauva, en serrant d'un geste farouche le cygne agonisant, comme pour le défendre encore.

— N'y pensons plus, dit la princesse, et allons déjeuner.

Je n'eus pas d'appétit ce jour-là.

II

LE NID D'AIGLES

Récit d'un Mocan de Rucar.

On m'avait signalé un nid d'aigles, dans l'anfractuosité d'une roche taillée à pic, sur le flanc du *Ghimbaru*. Je partis donc de Rucar, la veille des Saints Apôtres, un solide couteau passé à ma ceinture, en compagnie de deux voisins chargés de cinquante brasses de cordes. Il faut vous dire qu'un Anglais m'avait proposé quinze ducats pour deux aiglons vivants, et, vous savez, nous n'avons pas souvent une pareille aubaine, vu la rareté des étrangers dans nos montagnes.

Arrivé sur un petit plateau dominant la roche qui m'avait été indiquée, j'attachai un bout de la corde à un tronc d'arbre; je fis un nœud coulant à l'autre bout; j'y passai mon bâton ferré sur lequel je m'assis, les jambes pendantes; puis, tandis que mes compagnons retenaient le cable pour le dérouler peu à peu, je me laissai aller dans le vide, comme une araignée suspendue à son fil.

J'avais au-dessous de moi un abîme de

près de cent brasses de profondeur et je glissais le long d'un rocher perpendiculaire, en y appuyant par intervalles le bout de mes pieds, les mains serrées autour de la corde. J'apercevais çà et là des touffes d'herbe rare et brûlée par le soleil ; pas le moindre arbuste ; quelques crevasses d'où jaillissaient des sources, et là-bas au fond, des blocs de grès entassés pêle-mêle et noyés dans l'écume de la *Dâmbovitza*.

J'entends tout à coup un cri rauque et je vois un aigle qui sortait d'une espèce d'excavation, presque sous mes talons ; c'était la femelle, sans doute, que le bruit de mes *opinci* heurtant le roc avait effarouchée. Voilà mon affaire. Je fais signe à mes hommes de retenir la corde et j'aperçois, blottis au fond d'une aire hérissée de branches sèches, deux aiglons déjà forts, qui se mettent à s'agiter et à pousser des cris de détresse. Je me hâte de les saisir, et les enfermant dans un filet suspendu à ma ceinture, je hèle mes camarades et leur crie, de toute la force de mes poumons, de me hisser sans retard, — car j'avais à craindre que les cris des petits n'attirassent le père et la mère, à qui j'aurais à livrer un combat toujours redoutable quand on n'est pas maître de ses mouvements... Mettez-vous un peu à ma place !

Mes hommes tirent sur le cable et je remonte lentement... Je me trouvais à trente brasses environ du sommet de la roche et

j'en avais deux fois autant au-dessous de moi.

Cependant les aiglons redoublaient leur vacarme, comme pour appeler à leur aide tous les aigles de la montagne et notre père Trajan lui-même, qui protège l'oiseau des vieilles légions romaines.

L'ascension s'opérait sans obstacle. Je portais mes regards à droite, à gauche, interrogeant les cîmes voisines, prêtaut l'oreille au moindre bruit. J'aurais voulu franchir d'un seul bond la distance qui me séparait de cette diable de corniche... Je ne sais quel pressentiment m'avertissait d'un danger... Oui, j'avais peur, moi qui n'ai pas tremblé sous la mitraille de Plevna !

En effet, j'entendis bientôt de grands battements d'ailes avec des cris sinistres, et j'aperçus, planant au-dessus de ma tête, deux aigles, mais deux aigles géants, dont l'ombre me cachait le soleil, et qui ne tardèrent pas à s'abattre sur moi, le plumage hérissé de fureur et les yeux ardents comme des braises. Allez, j'aurais volontiers donné les quinze ducats de l'Anglais, avec quelque chose en plus, pour me trouver, comme maintenant, en honorable compagnie, devant une *oca* de bon vin !..

Je poussai un grand cri, afin d'affrayer les oiseaux et d'exciter en même temps mes compagnons à se hâter. J'étais encore à vingt brasses du sommet, quand je sentis sur ma *caciula* de grands coups de bec qui manquè-

rent m'étourdir. Je saisis aussitôt mon coute-las, et baissant la tête afin de garantir mes yeux — ils les auraient vidés comme des noix — je fais un moulinet en l'air, brandissant mon arme avec une sorte de vertige.

Les aigles ne s'éloignaient pas, et les aiglons, excités encore par la présence du père et de la mère, piaulaient à qui mieux mieux. J'avais le poignet engourdi, mais le sentiment du danger soutenait mes forces et je frappais toujours à tort et à travers, sans réussir à atteindre mes terribles adversaires. Je me disais pourtant que si l'un des deux venait à lâcher prise, l'autre ne tarderait pas à le suivre. Je ralentis donc le mouvement de mon arme, et laissant approcher la femelle — elle est d'un tiers plus grande, comme vous le savez, — j'allonge vivement le bras comme un ressort. Je lui avais porté un coup mortel. Elle tournoya quelques instants en m'inondant d'une pluie chaude et rouge ; d'un coup de bec elle m'enleva une aiguillette de chair derrière le cou — voyez plutôt la marque ; — puis, battant de l'aile, elle alla se perdre dans les eaux de la *Dâmbovitza* qui l'emportèrent comme un brin de paille. Le mâle s'envola tout effaré vers son nid, pour aller planer aussitôt sur le gouffre, avec des cris plaintifs, à l'endroit où avait disparu sa compagne.

Je me crus sauvé, ouf ! et je levai les yeux ; l'ascension ne s'était pas ralentie, il ne me restait plus qu'une trentaine de pieds à parcourir. Je voulus pousser un joyeux hurrah...

ce fut un soupir d'angoisse qui sortit de ma gorge... la corde était à moitié tranchée au-dessus de ma tête. Vous comprenez, n'est-ce pas, que je l'avais hâchée avec mon coutelas, dans ma lutte contre les aigles maudits. Et, désormais, essayer le moindre mouvement, c'était risquer de rompre les quelques fils de chanvre qui me retenaient encore. Je compris que j'étais flambé et l'épouvante me prit aux entrailles.

Je regardai l'abîme : il était effrayant. La tête que je relevai avait les cheveux tout droits, tandis qu'un nuage passait devant mes yeux et qu'une sueur froide baignait mon front. Je me disais que d'un moment à l'autre j'allais être précipité. Ah ! *fireai al draculi!* quand j'y pense !...

J'étais tout au plus à dix pieds de la corniche, presque au but, et il fallait périr là... Je recommandai mon âme à Dieu, je donnai une pensée à ma femme et à mes enfants, et je résolus d'essayer au moins un suprême effort. Tout cela dura moins de temps que je ne mets à vous le raconter.

La corde avait cédé sur les deux tiers de sa grosseur ; mon salut dépendait peut-être d'une demi-seconde. Appuyant donc fortement ma main gauche sur le bâton en croix, au risque de tout briser, je repousse de mes deux pieds la muraille de rochers, j'allonge ma main droite avec un effort désespéré et je réussis à me cramponner à la corde à cinq lignes au-dessus de la coupure... mais voilà

que mon bras gauche, comme paralysé, refuse de répéter ce mouvement...

Il me sembla alors que je tournoyais sur moi-même en tombant. Je sentis que je descendais, que j'approchais de plus en plus de l'abîme ; j'entendais le sourd grondement du torrent, avec ce bruit vague que produit sur l'oreille le froissement de l'air... Puis j'éprouvai une épouvantable secousse, un horrible craquement de tous mes os, comme un coup de massue derrière le crâne... J'ouvris les yeux, pensant m'éveiller en paradis, tellement j'avais demandé au bon Dieu le pardon de mes péchés... Pas du tout, je me trouvais sur le petit plateau du *Ghimbavu*, entre mes deux compagnons empressés à me donner leurs soins.

Quelque gouttes de *tzuica* me ranimèrent tout à fait. J'appris alors que je m'étais évanoui au moment même où les ongles de ma main droite s'étaient incrustés dans la partie saine de la corde—ils y adhéraient encore. Un de mes camarades, penché sur le bord de la corniche, avait réussi, au risque de périr avec moi, à me saisir par le poignet et à me retirer... et me voilà, bien portant, comme vous voyez.

A votre santé, messieurs !

III

SUR LA MONTAGNE

Nous campions au sommet de la *Papoucha*, à quinze cents mètres d'altitude. La journée avait été brûlante ; la nuit était froide, seraine, étoilée.

Serrés autour d'un feu de bivouac entretenu par nos guides, nous fumions sans parler, en attendant le sommeil. Pour ma part j'étais à mille lieues des Carpathes ; ma pensée se reportait obstinément vers un souvenir d'enfance, fait de candeur, de tendresse et de mélancolie. Là-bas, bien loin, au pays, dans un coin du Lyonnais,

Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours, je voyais une autre montagne, mais plus petite, proportionnée à ma taille d'alors...

Ma préoccupation fut remarquée ; on m'interrogea ; j'hésitai, puis les bonnes figures sympathiques de mes compagnons me tentèrent ; je fis signe que j'allais parler ; la gourde de *mastic* circula à la ronde ; chacun prit une attitude commode pour m'écouter et je commençai sans préambule.

— Nous allons passer une semaine à la campagne, à Ranchal, me dit un jour ma mère, il y a de cela quelque vingt ans.

Je sautai de joie.

Ce petit voyage, pensez donc, était la récompense promise à mon application d'écolier. Nous n'étions pas assez riches pour nous permettre le luxe d'une villégiature en Suisse, aux Pyrénées ou aux Carpathes ; d'ailleurs Ranchal suffisait à mon ambition. Pendant mes dix mois de cadenas, j'y avais pensé chaque matin, en descendant, les paupières encore gonflées de sommeil, dans la salle d'études ; si bien que je venais d'entrer en vacances avec une pile de couronnes de papier vert et une charge d'affreux livres de prix, imprimés avec des têtes de clous sur du papier à chandelles.

J'avais treize ans et je ne connaissais du monde que l'ombre de mon clocher et les murs de mon collège. Je me suis rattrapé, n'est-ce pas?... Je t'en prends à témoin, ô *Dámbovitza, apă dulce!*...

Nous devons partir le lendemain.

Ne me demandez pas, mes amis, comment je passai cette nuit de juillet, semblable à celle-ci.

A chaque quart d'heure, je me levais, impatient comme un amoureux, pour interroger tour à tour le ciel et la pendule ; mais les portes de l'Orient ne laissaient pas filtrer la plus mince lueur, et le cadran, complice de l'aurore, était paresseux comme Larive, le cancre de ma classe.

Dans mes allées et venues, je finis par renverser une chaise. Patatras!...

Mon père vint me gronder et me menaça de différer le voyage. C'était sérieux, la mèche de son bonnet de coton ne me disait rien qui vaille. Je me recouchai tout penaud ; je fermai les yeux et je comptai : un, deux, trois, quatre, et ainsi de suite—je recommande ma recette à vos insomnies. Bref, je rattrapai de telle façon le temps perdu, que je dormais à poings fermés lorsque la voiture vint s'arrêter devant la porte. Le claquement du fouet, les grelots de l'attelage me reveillèrent. En cinq minutes je fus habillé. Il est vrai que ma toilette ressemblait à celle du roi Dagobert ; ma bonne joua à propos le rôle du grand saint Eloi, et je recommençai sur nouveaux frais.

Enfin j'avalai mon déjeuner en un clin d'œil, je pris place sur le siège avec une longue-vue en sautoir—il y manquait bien deux ou trois verres—et fouette cocher !

La voiture s'ébranla en soulevant un nuage de poussière. Nous avions loué un char-à-bancs qui nous secouait, sous un soleil implacable, avec un double mouvement de roulis et de tangage. N'importe ! je chantais à tue-tête tout ce que je savais de chansons, et souvent les oiseaux reprenaient le refrain en chœur.

Nous dînâmes, à midi, dans une salle d'auberge, où montaient des odeurs d'écurie mal tenue ; les mouches se noyaient dans les sau-

132463

ces, comme les soldats de Pharaon au passage de la mer Rouge, et les assiettes avaient sur les bords des traces de doigts gras. Mon père s'en prenait au cabaretier, au bon Dieu et au diable. Moi, j'étais trop ravi pour m'arrêter à ces misères. Et puis le collègue m'y avait habitué.

Le cocher était un petit vieux, en blouse grise, avec des joues couleur de brique et des cheveux blancs et fins comme une toison. Pendant la halte, j'eus le soin de lui apporter une bouteille de vin. Sa langue se délia subitement. Le cheval de droite s'appelait *Turco*, son compagnon *Rentier*. De fil en aiguille, il m'apprit une foule de recettes mystérieuses, dont je jurai de ne jamais révéler le secret : un onguent pour les gerçures du sabot, une eau pour faire repousser le poil, que sais je encore... Je l'interrompais pour prendre des notes rapides sur mon calepin.

Le brave homme finit par me demander en haussant les épaules :

— Mais qu'est-ce qu'on vous apprend donc en pension ?

Et je baissai la tête, confus de tant d'ignorance.

Ensuite il m'expliqua minutieusement le rôle de chaque pièce des harnais — les mots techniques m'embarrassaient ; je l'interrogeai plus longuement sur la croupière dont je méconnaissais l'utilité. Puis, du bout de son fouet il me montrait chaque village : — Ça, c'est Amplepuis, ça Cublize ; là-bas Saint-Vincent.

Mes parents sommeillaient derrière nous.

Lorsque cessa notre attachante causerie, le soleil était déjà sur l'horizon. Le paysage était devenu plus accidenté : ici de belles prairies où rumaient des vaches grasses, plus loin des collines noires de sapins, partout des ruisseaux glissant rapidement sur leurs cailloux polis. Nous avions quitté la grand'route et nous suivions au pas un chemin de traverse ; je descendis pour me dégourdir les jambes et pour ramasser des baies de myrtille, en aspirant à pleins poumons l'air vif de la montagne.

Enfin, à un détour de la route, j'aperçus quelques maisons blanches groupées autour d'un clocher en pierre grise bronzée par le temps. L'*Angelus* du soir tintait doucement ; des fumées sortaient de trois ou quatre cheminées et montaient tout droit comme des colonnes bleues.

— Nous arrivons, dit mon père.

.....
C'est bien la peine d'avoir fait fraîchement le tour de l'Europe, c'est bien la peine d'avoir Brashov à ma droite et Campu-Lung à ma gauche, pour aller vous décrire un coin du Lyonnais où je n'ai pas mis les pieds depuis vingt ans!...

Oh ! mes amis, j'ai des yeux et je ne vois plus, j'ai des oreilles et je n'entends plus.

Pour qui boit à sa soif la goutte vaut un fleuve, a dit Lamartine. Eh bien, je suis devenu

exigeant envers le bon Dieu, et il m'a puni en m'ôtant ce sens intime des choses qui poétisait un brin de mousse ou un cri de passereau, qui me faisait tomber en extase devant une fleur des champs ou une perle de rosée !

Les étoiles commençaient à s'allumer dans le ciel, quand la voiture pénétra dans une cour sablée et vint se ranger devant une véranda rustique. La maison réalisait le rêve de Rousseau, blanche avec des volets verts, un seul étage surmonté d'un pigeonnier, une glycine magnifique enguirlandant les fenêtres et grimpant jusqu'aux tuiles rouges du toit ; derrière le bâtiment, un jardin où les fleurs faisaient bon ménage avec les légumes.

La porte s'ouvrit, un domestique vint prendre nos bagages, et le maître du logis parut pour nous souhaiter la bienvenue.

Je vis un gros homme à la tête dépouillée, à l'oreille rouge, à l'œil vif, à la lèvre épaisse. M. Berthier ressemblait étonnamment à Béranger ; sa longue redingote y était aussi pour quelque chose. Le trait caractéristique de cette physionomie était la débonnaireté. Depuis vingt ans maire de sa commune, notre hôte exploitait une scierie mécanique qui offrait une occasion de gain à la plupart de ses administrés.

Sa femme s'empressait auprès de ma mère avec des démonstrations avenantes.

C'était une toute petite et maigre personne d'une quarantaine d'années, l'antithèse vi-

vante de son mari : des yeux d'un bleu très pâle, une bouche édentée, un minois chiffonné d'enfant souffreteux, un tablier à bavette épinglé sur une poitrine plate, des cheveux d'un blond terne relevés comme ceux d'une pensionnaire. Et sous cette enveloppe mesquine, un de ces cœurs humbles et purs, ouverts à tous les dévoûments, sur lesquels n'a jamais glissé l'ombre même du mal.

Cette femme balayait les dalles de l'église, elle s'asseyait au chevet des malades, elle vidait sa bourse entre les mains des indigents, et tout cela avec une bonne grâce, une simplicité, une gaieté affectueuse qui triplaient le prix de ses bienfaits. Elle est restée dans mes souvenirs comme l'incarnation de la vertu innée qui s'ignore elle-même.

Un petit être rachitique avait paru à ce foyer, tout juste assez longtemps pour recevoir le baptême et remonter au ciel, et les deux époux attristés avaient fini par adopter une nièce orpheline. Avec elle le bonheur était rentré sous leur toit.

Tout ce que je vous raconte là, je n'en savais pas alors le premier mot, mais je fus vivement intéressé en apercevant, derrière Mme Berthier, une fillette de mon âge, qui me parut toute charmante avec sa petite robe de toile grise soutachée de blanc et sa croix d'or au cou. Elle me tendit la main avec un bon sourire franc qui découvrit des dents éclatantes de blancheur sous des lèvres de cerise. Je remarquai aussi qu'elle avait de

belles tresses brunes, le nez droit et un peu court, des joues roses comme des pommes d'api où se creusaient d'adorables fossettes et des yeux noirs, larges et profonds.

Je n'avais pas la langue dans ma poche.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Isabelle.

— C'est un joli nom.

— Tout comme le vôtre.

— Ah ! vous saviez. . .

— Si je savais !... mais depuis un mois on ne parle que de vous à la maison.

Sa voix, fraîche et musicale, avait quelque chose qui touchait et reposait à la fois.

Je n'ai pas eu de sœur, moi ; mes cousines étaient bien loin, je ne sais où, dans le Midi. J'avais grandi tout seul près de ma mère, pieuse et grave, dont les genoux m'ont servi longtemps d'autel familial ; et voilà que Sa Majesté la Femme faisait son entrée dans ma vie ; voilà que mon cœur battait pour une inconnue de la veille.

Je n'y comprenais rien, en vérité. Les *Commentaires de César* et les *Fables d'Esopé* ne m'avaient pas préparé à cette surprise.

Isabelle nous quitta pour activer les préparatifs du souper. Je l'entendais aller et venir dans la salle à manger ; elle donnait des ordres aux servantes et leur distribuait la belle vaisselle des grands jours, la vieille argenterie de famille.

Isabelle avait toutes les clefs ; Mme Ber-

thier lui avait abandonné le gouvernement de la maison, et jamais abdication ne fut mieux justifiée par le mérite du nouveau dépositaire du pouvoir. Tout se faisait comme par enchantement ; les poules pondaient plus souvent qu'autrefois, les vaches avaient plus de lait, les abeilles plus de miel.

Voilà ce que nous contait Mme Berthier, toute pénétrée d'admiration pour les qualités de sa fille adoptive, et je m'imaginai naïvement qu'Isabelle était réellement une sorte de fée pourvue de dons magiques.

Puis, on me mit sur le tapis... J'étais un bon élève, j'avais eu des prix, je ferais un jour honneur à ma famille. Hum !

Je regardais sournoisement le jardin par la fenêtre ouverte, mais je ne perdais pas un mot de cette conversation qui chatouillait agréablement mon amour-propre. Ah ! combien ces éloges auraient eu plus de prix, si Isabelle les eût entendus !

Tout conspirait en ma faveur, et elle entra au beau milieu de ce dithyrambe, qui parut l'impressionner, puisqu'elle me regarda d'un air approbateur.

Enfin M. Berthier remonta de la cave, tenant de chaque main une bouteille poudreuse cachetée de cire rouge. Il fit claquer sa langue et dit :

— Ça, c'est pour les amis.

Le souper était servi.

Mon couvert avait été placé près de celui de la fillette, mais Isabelle s'assit à peine

un instant, veillant à ce que chacun ne manquât de rien, remplissant ses devoirs d'hospitalité avec une grâce et un tact exquis.

Quand elle passait derrière moi, je me retournais pour la regarder, et elle s'informait bien vite si je désirais quelque chose. Mon assiette ne désemplassait pas de toutes sortes de friandises.

Après le repas, on causa un instant de l'état des récoltes, du prix des denrées, puis on nous conduisit dans nos chambres.

La mienne avait quelque chose de frais et de virginal, avec les petits bouquets de sa tapisserie et son mobilier de bois verni blanc à filets bleus. Sur le marbre de la cheminée, une madone en plâtre et deux vases de porcelaine où des roses trempaient dans l'eau pure. La bonne petite m'avait mis chez elle.

Cette nuit-là des yeux noirs et des joues à fossettes passèrent dans mes songes...

Le lendemain était un dimanche. Je me peignai avec un soin inaccoutumé, mon nœud de cravate s'étala comme un papillon piqué sur un liège. Nous allâmes tous ensemble à l'unique messe dite par un vieux prêtre aux cheveux de neige. Isabelle offrit le pain béni en notre honneur, une belle brioche dorée que deux enfants de chœur portaient sur un brancard. Elle était devant moi, en robe de mousseline blanche à pois brodés, avec un grand chapeau de paille d'Italie garni de coquelicots et des mitaines de filet écreu.

Seigneur ! je vous demande encore une fois pardon des distractions que me donna cette petite fille, dans votre temple saint.

Pendant le prône, elle se tourna du côté de la chaire et je la voyais de profil. Tenez, c'est peut-être l'unique sermon qui ne m'ait pas semblé long !...

Je passerai sous silence les mille souvenirs de cette semaine enchantée ; vous ne saurez rien de la scierie mécanique où j'allais voir débiter les planches odorantes du sapin, rien des grands bois où M. Berthier faisait des coupes, rien du ruisseau de cristal où nous pêchions des écrevisses—et pourtant cette histoire en vaudrait bien une autre. Mais ce que je ne saurais vous taire, c'est notre visite à l'ermite de Ranchal.

L'excursion est un peu longue, après celle d'aujourd'hui. Tant pis, qui m'aime me suive !

• • • • •
Nous étions déjà au vendredi, et le retour était fixé au lendemain, en raison des occupations de mon père. Or, ce jour-là, après un déjeuner de poisson et de légumes, nous nous mîmes à gravir lentement les côtes, d'abord douces, puis escarpées de la montagne de Ranchal, qui découpait bien haut, dans le ciel, sa tête de granit semblable à un gigantesque donjon démantelé.

Je marchais près d'Isabelle ; mes parents nous suivaient avec M. Berthier, que j'aurais cru incapable d'un tel effort. Il avait mis sa veste sur l'épaule et s'épongeait le front avec

un grand foulard rouge. Sa femme était restée à la maison.

Un petit sentier capricieux, tracé par les pieds des chasseurs et des pâtres, nous conduisit jusqu'au lit desséché d'un ravin, creusé entre deux parois de roches désagrégées qui fondaient en sable de différentes couleurs, vert, jaune et gris. Des troncs de mélèzes et de cerisiers sauvages s'y penchaient l'un vers l'autre des bords supérieurs de la gorge et formaient sur nos têtes une épaisse voûte de feuillage. A peine voyait-on quelques lambeaux d'azur entre les branches. Le ravin fendait verticalement la montagne comme une énorme entaille—imaginez, en petit, le défilé de la *Dâmbovicióra*. Quand nous l'eûmes dépassé, l'habitation de l'ermite se dressait devant nous.

C'était une étroite mesure de pierres sèches, adossée à un grand bloc de granit rougeâtre. Pour unique ouverture, une porte fermée par un battant grossièrement équarri. A l'intérieur, un tas de paille d'avoine servant de lit, deux ou trois peaux de mouton, et, comme ustensiles, une hâche, un pot de grès et un seau de fer... Les pâtres que nous avons rencontrés ce matin n'en ont pas davantage.

— Voilà donc, me disais-je, le résumé des besoins d'un homme.

L'ermite parut bientôt. Il jeta un fagot de branches mortes près du foyer couvert d'une pincée de cendres. Quelle déception ! Je m'étais imaginé un vieillard à longue bar-

be blanche, avec des sandales, une robe de bure et un capuchon, une sorte de saint Antoine dans le désert. Pas du tout ! J'avais devant moi un homme jeune encore, vêtu d'une redingote rapiécée, coiffé d'une casquette sordide et chaussé de gros sabots : la défroque de M. Berthier. Comme l'homme heureux du conte persan, il ne portait pas de chemise.

Il vivait là, depuis six ans, des provisions que lui envoyaient les bonnes âmes ; les uns le disaient fou, d'autres prétendaient que c'était un grand criminel expiant ses péchés dans les rigueurs de la pénitence, quelques-uns le prenaient pour un saint et lui demandaient des miracles. Il priaït devant une croix de fonte qu'il avait trouvée, parmi de vieilles ferrailles, dans un coin du cimetière ; mais comme il ne descendait jamais à l'église, le curé le voyait d'assez mauvais œil.

M. Berthier avait pitié de ce malheureux ; il en savait peut-être plus long que les autres sur son compte, en sa qualité de maire. Il lui faisait parvenir, chaque semaine, une mesure de pommes de terre, un pain de seigle et un fromage de chèvre, dur et luisant comme un caillou. C'était tout le menu du solitaire, qui n'acceptait jamais d'autres aumônes.

Nous essayâmes de le faire causer. Il dit quelques paroles insignifiantes et ce fut tout ; mais nous lui sûmes gré de nous apporter un seau d'eau fraîche puisée à une source de

la montagne ; l'ermite nous donna encore un bouquet de lavande et des chapelets qu'il confectionnait avec des noyaux de cerises.

Isabelle s'était agenouillée devant la croix, les mains jointes ; son visage se détachait en plein ciel, dans le bleu transparent où montait tout droit un petit oiseau, comme pour porter le prière de l'enfant au bon Dieu souriant et attendri.

Enfin, nous redescendîmes la montagne par un autre sentier, après avoir effleuré d'un coup d'œil l'admirable panorama des collines boisées et des vallées d'émeraude. Le soleil avait baissé, ses rayons nous frappaient presque horizontalement. Je me sentais pénétré de recueillement et de douce mélancolie ; j'aurais voulu rester là-haut comme l'ermite... avec Isabelle.

Cette fois mes parents marchaient en avant ; j'avais pris la petite main souple et moite de la fillette et nous ralentissions le pas.

— Venez, me dit-elle tout-à-coup, nous allons voir ma nourrice. C'est tout près, à deux portées de fusil.

Je l'aurais suivie au bout du monde.

Nous trouvâmes la nourrice occupée à filer devant la porte d'une gentille maisonnette couverte de chaume. Une belle chèvre blanche, à la mamelle rebondie, était couchée à ses pieds, dans une attitude de repos, de bien-être et de complète sécurité.

— Bonsoir, mère Jeanne, dit Isabelle. Don-

ne-nous du lait de Blanchette—c'était le nom de la chèvre.

— Ah ! C'est toi, ma mignonne ! Mais quel est ce petit monsieur que tu m'amènes là ? demanda mère Jeanne en me désignant. Vas-tu déjà te marier ? ajouta-t-elle en souriant.

— Oui, c'est mon promis, répondit Isabelle du même ton plaisant, et nous allons commander les violons.

J'étais devenu rouge comme une guigne et je riais avec effort.

Mère Jeanne posa sa quenouille et alla chercher une grande jatte de bois. Blanchette se leva docilement pour se laisser traire, tout en grignotant du bout des dents une poignée d'herbe que lui tendait Isabelle.

Nous bûmes tour à tour le lait mousseux et parfumé.

— Ah ! mon Dieu ! mes enfants, dit mère Jeanne en ressortant de la chaumière ; ma huche est vide, mon fils est allé chercher du pain au village et je n'ai à vous offrir que ce crouton gros comme la main.

— Donne toujours, mère Jeanne, si ça ne te prive pas.

— Ah ! mon bel agneau, je t'ai nourrie de mon sein ; prends encore le sang de mes veines, si tu veux. Je t'aime autant que mes trois garçons ensemble. Tout est à toi ici.

Et la nourrice coupa le pain en deux morceaux égaux ; elle les couvrit de beurre frais et nous tendit à chacun une tartine, avec d'interminables excuses... Si elle avait été pré-

venue de notre visite, elle nous aurait mieux reçus ; mais voilà, elle ne nous attendait pas, et son fainéant de Joseph qui tardait à revenir. . Elle lui travaillerait les côtes à son retour !

Dieu ! que j'avais faim ! Je ne fis qu'une bouchée de ma portion. Isabelle me regarda avec un air de compassion qui lui seyait à merveille. Elle avait à peine entamé sa tartine où ses fines dents avaient dessiné une petite découpure en demi-cercle. Elle hésita un instant, puis elle me l'offrit en disant :

— Prenez, je n'ai pas faim, moi, et je vois que la promenade vous a mis en appétit.

Et, comme j'hésitais :

— Vous me ferez plaisir en acceptant.

Je pris le morceau de pain ; je mordis, comme vous pensez, sur la trace des lèvres roses, et croyez que de ma vie je n'ai rien mangé de meilleur.

Puis, cédant à un mouvement irrésistible, je saisis Isabelle par les poignets et, l'attirant à moi, je l'embrassai sur les deux joues.

La nourrice sourit et la chèvre me donna un coup de corne amical.

Au même instant, Joseph parut avec une énorme miché sous le bras ; mais l'émotion m'avait coupé l'appétit.

J'étais amoureux... et amoureux satisfait. Mon imagination ne pouvait concevoir un bonheur plus grand que d'avoir mangé la tartine d'Isabelle, avec deux gros baisers comme dessert.

La nuit tombait. Joseph obtint sa grâce, et la nourrice voulut nous accompagner jusqu'à la maison. J'ai pensé depuis à ce retour, en lisant l'histoire de Paul et Virginie allant demander au planteur la grâce de l'esclave marronne.

Dans le chemin creux, Isabelle me chanta une jolie chanson rustique. J'ai retenu ce couplet; il est, je crois, de Pierre Dupont :

J'aime mon chien, un bon gardien
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde-champêtre ;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien !

Et l'écho de la montagne répétait : Finaud, mon chien !

Je marchais à côté de ma petite amie, sans parler, et comme il y a toujours une goutte d'amertume au fond de la coupe où nous buvons la joie, je me disais qu'il faudrait, le lendemain, briser cette douce intimité, ne plus revoir Isabelle... Et, en effet, je ne l'ai plus revue.

J'écoutais ses confidences d'enfant.

— Moi, je ne suis pas savante comme vous. J'ai passé quatre ans chez les bonnes sœurs Saint-Charles, à Cublize; elles m'ont enseigné un peu de calcul et de géographie, avec le catéchisme et la couture... Je les ai quittées après ma première communion. L'oncle et la tante languissaient après moi. Mais je tra-

vaille encore toute seule, le matin, pour ne pas oublier, et M. le curé m'a donné un beau livre, la *Maison rustique des dames*, où j'apprends des choses utiles... Il faut aussi entretenir le linge de la maison : la couture me prend beaucoup de temps. Allez, vous ne savez pas ce que c'est qu'un ménage...

Puis elle me parla de ses lapins qui lui donnaient beaucoup d'embarras, surtout un gros, très méchant, qu'il avait fallu séparer des autres (hum !); il les battait et mangeait toutes les carottes.

Je me révoltai contre la férocité de ce lapin.

Elle me raconta aussi, avec une adorable naïveté, que la vache noire aurait bientôt un veau, dans trois semaines au plus tard. L'année précédente, elle en avait fait deux à la fois, ce qui est très rare.

J'admirai avec elle la fécondité de la vache noire.

— Ah! comme ce serait mieux, lui dis-je, si les vaches avaient une dizaine de petits comme les lapins.

— Surtout celles des pauvres gens, fit-elle en étouffant un soupir.

Elles s'attendrit un instant sur le trépas d'une fauvette qu'un matou lui avait mangée. Depuis elle aimait moins les chats. Le bon Dieu les a créés pour détruire les souris, mais le diable leur a appris à croquer des fauvettes.

.....
Je me levai, le lendemain matin, avec un serrement de cœur. Je fixais tous les objets,

comme pour emporter dans un regard ce coin de terre bénie. Une heure encore, et il me faudrait quitter ma petite compagne chérie.

Je ne mangeai pas au déjeuner. Isabelle paraissait triste comme moi.

Vint le moment des adieux.

— Embrassez-vous, mes enfants, dit M. Berthier.

Je cherchai la joue d'Isabelle, mais il paraît que je m'y pris mal, puisque nos lèvres se rencontrèrent!... Puis, je montai tristement dans le char à-bancs.

Isabelle rentra à la maison et revint avec un petit panier de jonc.

— Vous aimez les tartines, me dit-elle en essayant de sourire, je vous en ai préparé pour la route.

Je saisis le panier et nous partîmes.

Le vieux cocher, qui m'avait pris en amitié, voulut recommencer ses conférences hippiques. Hélas ! je ne l'écoutais plus ; je fermis les yeux pour retenir mes pleurs, je me mordais les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

*

Ma voix s'était tue ; tous mes compagnons dormaient.

Je sentis ma joue humide : à vingt ans de distance, sur le sommet de la *Papoucha*, je donnais une dernière larme à mes premières amours.

LA BAGUE DE FLORICA

N'est-ce pas Métastase qui a dit : „La fidélité des amants est comme le phénix ; qu'il existe, chacun l'affirme ; où est-il ? nul ne le sait !“

Eh bien, Florica Popesco aurait pu donner quelques éclaircissements là-dessus au poète de la cour de Vienne. Lorsque son fiancé, Stan Voinea, fut pris par la conscription, elle attendit le jeune homme, sans même prendre garde aux soupirs et aux œillades des *flăcăi* du village qui en voulaient à son avenante beauté de brune. Elle fit mieux encore ; après la mort de la tante qui l'avait élevée, elle adopta — c'est le mot — le père et la mère de Stan, maniant le hoyau, poussant la charrue, cultivant le lopin de terre où les vieux trouvaient leur maigre subsistance.

Au bout de trois ans l'absent revint, non sans doute pour se reposer sur ses lauriers, mais pour échanger le sac du fantassin contre la brouette du cantonnier : ses épaules avaient assez peiné, au tour de ses bras maintenant.

C'est que le nouveau métier de Stan n'était pas une sinécure ; par tous les temps, dans toutes les saisons, il lui fallait travailler tout le long du jour sur les grands chemins, pour gagner les cinq ou six cents francs dont l'Etat rémunère de tels services. Il aurait dû se trouver content tout de même ; n'a pas qui veut une Florica, et la noce devait se faire le surlendemain. Mais le pauvre garçon était tourmenté par un gros chagrin, celui de ne pouvoir passer un bel anneau d'or au doigt de sa fiancée. Tout au plus lui achèterait-il une bague d'argent, comme à une tzigane ; le carrefour des routes ressemble si peu au pays d'Eldorado !

Voilà ce que se disait Stan Voinea, penché sur un tas de cailloux, sous un ciel embrasé de juillet. On n'entendait pas un chant d'oiseau ; les grillons eux-mêmes faisaient la sieste, et, malgré lui, le casscur de pierres sentait ses yeux se fermer et son bras s'alanguir. Il posa donc son marteau et s'es-suya le front du revers de la manche ; puis il descendit, pour se désaltérer, au fond du ravin où coulait un mince filet d'eau.

Il buvait dans le creux de sa main, quand le trot allongé d'un cheval lui fit lever la tête. C'était le riche meunier Ioan Cccropidi qui se rendait en toute hâte à la foire de Ploesti. Stan le suivit des yeux avec un long soupir. En voilà un qui en avait des mille et des mille ! La roue de son moulin tournait

toute seule; la *Prahova* se chargeait de la besogne, tandis que lui...

Décidément la journée était mauvaise pour Stan; il devenait envieux.

Nous avons tous de ces moments où notre bon ange est impuissant contre les tentations de Satan, et vous allez voir que le diable en ménageait une terrible à notre ami Stan.

Comme le cantonnier allait reprendre son travail interrompu, il remarqua au bord du chemin un objet abandonné; c'était une lourde sacoche de cuir, une sacoche remplie à éclater. Qu'y avait-il là-dedans? Hum! il s'en doutait bien un peu; la preuve c'est que son cœur battit dans sa poitrine et que ses jambes tremblèrent.

Attendrait-il jusqu'au soir pour vérifier sa trouvaille? Non certes. Le meunier avait disparu derrière les arbres, la route était déserte; qui donc le verrait?... Et Stan redescendit au fond du ravin. Il eut encore un moment d'hésitation, la probité engagea une courte lutte avec la misère, puis il ouvrit résolument la sacoche et en versa le contenu dans sa *caciula*. Elle renfermait de quoi l'enrichir pour le restant de ses jours; six mille *lei*, une fortune... dix années de son travail... Rapporter cette somme, repousser le bonheur qui s'offrait à lui!... Bah! le riche meunier ne serait pas ruiné pour si peu... Si cependant on découvrait le vol—car c'était un vol!... Et qui pourrait pénétrer et livrer son secret... Se croiser les bras et porter du

drap fin, pas si bête ! Il continuerait comme si de rien n'était son pénible labeur, puis un beau jour—mettons dans six mois — il quitterait le village avec Florica. Il achèterait quelques arpents de bonne terre, il adoucira la vieillesse de ses parents .. Mais Florica, mais les vieux, comment leur expliquer la provenance de ce trésor ! Ils ne consentiraient jamais...

Et Stan sentit monter à son front le rouge de la honte.

Enfin la cupidité parla plus haut que tous les scrupules, et le jeune homme creusa un trou au pied d'un arbre pour y mettre en sûreté ce bien d'autrui qui, dit-on, ne profite guère.

Hélas ! c'était aussi son honneur que le malheureux enterrait dans ce trou.

Il était midi, l'heure à laquelle Florica lui apportait chaque jour son repas. Elle avançait sans bruit, pieds nus, s'étonnant de l'absence de son fiancé, quand elle crut voir s'agiter une ombre au fond du ravin.

Pas de doute, c'était lui... d'ailleurs son marteau était tout près de là, posé sur la brouette. Mais que faisait-il donc ?

Etouffant son souffle et serrant sa jupe, elle descendit pour le surprendre, en manière de plaisanterie. Et puis quelle femme n'est pas un peu curieuse... Stan lui tournait le dos, accroupi au pied d'un hêtre; et elle entrevit sur l'herbe, près de lui, la sacoche ouverte où se confondaient pêle-mêle des pièces d'argent et des billets.

D'où venait ce trésor ?

El la jeune fille resta immobile, comme hébétée, jusqu'au moment où Stan eut tassé la terre sur la sacoche et remis en place le carré de mousse qu'il avait découpé avec son couteau, pour ne laisser aucune trace de la cachette.

Alors elle remonta sur la route, en prenant machinalement les mêmes précautions qu'à la descente. Au même instant elle aperçut à une portée de fusil le meunier Ioan Cecropidi qui, tirant son cheval après lui, examinait minutieusement les deux fossés, l'air soucieux, avec les allures d'un homme qui cherche un objet perdu.

Et, subitement, elle comprit tout

— Stan, où es-tu? cria-elle.

— Je me reposais à l'ombre, répondit son fiancé en venant la rejoindre.

Sa voix tremblait et il reprit gauchement son ouvrage pour cacher son trouble.

Quant à Florica, elle s'était remise par un effort de volonté et elle lui parla comme à l'ordinaire.

Sur ces entrefaites le meunier vint droit à eux. Il leur raconta son malheur; c'est à une demi-lieue de là qu'il s'en était aperçu. Il pria au surplus les deux jeunes gens de s'associer à ses recherches, leur promettant une bonne récompense s'ils parvenaient à le remettre en possession de la sacoche perdue.

— Comptez sur nous, dit Florica. Stan va remonter la route avec vous; moi je la redescendrai du côté d'où vous venez. Vous y

avez déjà regardé, *Nene Ioane*, mais deux paires d'yeux valent mieux qu'une.

Ainsi fut-il fait.

La jeune fille feignit de chercher le long de la route — Stan en faisait autant pour sa part, — mais dès que les deux hommes se furent éloignés, elle descendit droit au ravin, écarta le gazon qui recouvrait la cachette au pied de l'arbre et déterra la précieuse sacoche qu'elle essuya du coin de sa *fota* pour ne laisser aucune trace de son enfouissement; puis, remontant sur la route, elle cria de toutes ses forces:

— Revenez... j'ai trouvé!

Le cantonnier resta pétrifié, se demandant si Dieu avait fait un miracle. Le meunier lui jeta la bride du cheval et se mit à courir vers Florica avec ses jambes de quinze ans; il avait bien autre chose en tête que de remarquer l'étrange attitude de Stan.

— Ah! la brave enfant!.. Ah! la bonne fille! disait-il tout essoufflé.

Elle n'écoutait pas ses actions du grâces. Et comme Stan, toujours immobile au milieu de la route, allait se trahir, elle lui cria encore une fois:

— Allons! reviens vite... J'ai trouvé la sacoche... dans les joncs du fossé.

Oui, Dieu avait fait un miracle, mais non comme l'entendait tout à l'heure le casseur de pierres. Il avait envoyé Florica juste à propos pour l'empêcher de consommer son crime. Seulement voudrait-elle encore de lui? épouserait-elle un voleur?

Le meunier avait pris deux cents francs pour les offrir à la jeune fille. Stan s'approcha pour être témoin des refus obstinés de Florica.

— Au moins, dit alors Ioan Cecropidi, laissez-moi vous donner votre anneau de mariage et faire venir à la noce les meilleurs *lăutari* de la contrée.

— Pour cela, je veux bien, répondit-elle. Voyons, Stan, remercie donc notre bon voisin...

Stan, affreusement pâle, balbutia quelques mots. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre.

C'est ainsi que Florica eut un bel anneau d'or. Elle évita toute explication avec son fiancé jusqu'au soir de leurs noces, mais quand ils furent seuls, Stan se mit à genoux en pleurant et voulut lui exprimer son repentir.

— Tais-toi, lui dit-elle ; je ne veux rien savoir, sinon que tu es redevenu un honnête homme et que tu le seras toujours.

— Je le jure ! je le jure ! s'écria le jeune homme.

Florica lui ferma la bouche avec un gros baiser.

F I N.

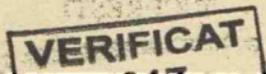


TABLE
DE LA PREMIÈRE SÉRIE

LA GARDEUSE DE CYGNES.	3
LE NID D'AIGLES.	9
SUR LA MONTAGNE	15
LA BAGUE DE FLORICA.	34

